

QUAND LE SKATEBOARD « *glisse* » ET QUAND IL « *racle* » : LA VIOLENCE COMME INDICATEUR DE LA DIVERSITÉ DES FORMES DE PRATIQUE DE ROULE URBAINE

Gibout Christophe, MCF (HDR) en sociologie au département STAPS de l'ULCO,
Chercheur au laboratoire IMN (EA 1702, MRSH Dunkerque)
et chercheur associé au laboratoire ICoTEM (EA2252, MSHS Poitiers) ;
Laurent Julien, Doctorant en Sociologie au laboratoire ICoTEM,
enseignant vacataire à l'UFR STAPS de Montpellier.

Recebimento/Aprovação:

Artigo selecionado pela Comissão Científica do Congresso "Sports, violence and racism in Europe", realizado na Universidade Rennes 2/França, em maio de 2007.

Résumé:

Partant des deux principales manières de faire du skate aujourd'hui rencontrées en Europe, où elles cohabitent de façon concurrentielle, nous voulons pointer les violences physiques et/ou symboliques qui y sont à l'œuvre. Dans *la glisse*, nous rencontrons successivement la « *douce violence* » de l'*ilinx*, une technique malmenée par une propension à la dégradation matérielle, une *passion du risque* virant au *risque de la passion*, enfin les effets des cercles coaxiaux d'une *société de cour*. La *roule* nous confronte pour sa part aux effets conjugués de la logique performatrice et de l'institutionnalisation avant de nous faire basculer d'un espace urbain concurrentiel à un espace urbain conflictuel. Finalement, les logiques communautaires et réticulaires inhérentes à ces pratiques concurrentes de skateboard nous permettent de poser l'hypothèse d'un lien social comme rapport d'altérité induit par l'espace.

Mots clefs: communautés, réseaux, urbanité

Portant le sceau d'une contre-culture *fun* initialement née sur la côte ouest des Etats-Unis d'Amérique (Loret, Waser, 2001), le skateboard surgit en Europe au début des années 1970 et il rencontre rapidement les faveurs croissantes de la population adolescente et post-adolescente. Le faîte de cette première période de gloire se repère à la fin de cette décennie, au point qu'il est déjà, pour plusieurs chercheurs, une « *figure urbaine du quotidien* » (Caroux, 1978, 27). Un étiolement relatif de cette pratique physique et sportive s'ensuit, lequel la confine largement dans des latitudes incertaines,

pratiquée qu'elle n'est plus que par quelques nostalgiques, puristes ou encore gardiens d'un temple fané quand ce ne sont pas les enfants qui la « redécouvrent » ou la « pérennisent » sous la forme d'un jouet baptisé planche à roulettes. A partir des années 1990, en particulier sous les contrecoups conjugués de films américains à succès et d'un renouveau de la culture fun digérée par la société de consommation de masse (Baudrillard, 1986) et un « *grand système planétaire qui s'impose et s'étend, révélant le vrai visage de la mondialisation* » (Balandier, 2001, 4^{ème} de couv.), le skateboard expérimente un renouveau substantiel de sa pratique, aujourd'hui encore non contesté ainsi qu'en témoignent la prospérité de compagnies spécialisées, de commerces et de sites Internet dédiés (Cretin, 2007) ainsi que la recrudescence de mesures visant à la réguler ou à l'encadrer dans les villes contemporaines (Laurent, 2005 ; Vieille Marchiset, Cretin, 2006 ; Gibout, 2007).

Le dessein de cette étude est d'aborder tout à la fois comparativement et linéairement ces deux vagues successives de notoriété, en mettant au jour les traits majeurs qui les caractérisent et en expliquant combien chacune est dominée par une manière de faire différente et cependant non exclusive. La métamorphose sémantique suggère déjà une évolution à l'œuvre dans les représentations majoritaires de cette pratique comme dans ses « *arts de faire* » du quotidien (Certeau, 1984). Si naguère s'imposait incontestablement le vocable « *glisse urbaine* » (Loret, 1995), à présent les groupes de pratiquants privilégient très majoritairement le vocable « *roule* » (Calogirou, Touché, 1995-a & 1995-b). Alors que du premier découlait une impression corrélative de légèreté, de langueur et de jeu surfant avec l'apesanteur, le second avertit d'une application plus physique et plus fouguese, d'une pratique se soldant par des heurts et

des coups, des télescopages et des chocs, des « *clagues* » et des « *percussions* », de la « *racle* » et de la « *râpe* ». Cette modification langagière, observée – et entendue - au sein des communautés et/ou réseaux de pratiquants, raconte également un pan principal de la transformation de la violence à l'environnement et à soi. Par contre, elle omet de signaler une conversion à l'œuvre au sein des groupes de pratiquants où la violence à l'autre est transfigurée, une métamorphose pouvant s'expliquer par le passage d'une organisation sociale basée sur une logique communautaire à une autre prenant appui sur une logique réticulaire. Il s'agira donc ici de renseigner tour à tour ces deux manières de pratiquer en soulignant combien historiquement leur emprise sur les pratiques ordinaires fut successive, en dépit du maintien de groupes minoritaires assurant la perpétuation de l'autre tradition au fil du temps. Surtout, s'adossant à une tradition herméneutique du travail sociologique, notre tâche est de proposer un décryptage sociohistorique des pratiques du skateboard à l'aune des violences physiques et symboliques qui sont à l'œuvre dans et autour de ces pratiques urbaines, en leur sein et de leur fait.

I. Un objet triangulé et des populations diversifiées

Les conclusions qui se font jour à présent sont le fruit d'une triangulation de notre objet d'étude. D'entrée, singulièrement pour récupérer et percevoir les informations justes concernant les plus anciens pratiquants sur le sol européen, a été mise en œuvre une revue de la littérature savante sur la pratique du skateboard en Europe occidentale. Ainsi que le rappelle Wright Mills (1959, 205-235), les artisans sociologues se doivent d'abord de « *se communique[r] leurs états problématiques* » respectifs » (Mills, *op. cit.*,

208) ainsi que d' « *entretenir un qui-vive intérieur [, et,] quand des idées ou des événements vous secouent, essaye[r] de les retenir par-devers soi, de les fichier, d'en deviner les dessous, (...) de chercher à les articuler de manière significative* » (Mills, *op. cit.*, 207) pour subséquemment s'éviter le piège d'une redite et surtout s'abreuver des travaux précédents pour rendre plus efficiente leur propre étude sociologique.

Par ailleurs, au fil des 6 dernières années, se sont enchaînées de fréquentes et régulières observations ainsi que des observations participantes sur des terrains d'enquêtes calaisiens, dunkerquois, montpelliérains et niçois, le tout entrecoupé de virées d'observations plus flottantes et occasionnelles en Allemagne, Espagne, République tchèque et Suisse. Ces examens et autres arpentements de terrain nous ont autorisé à sonder le quotidien des pratiques du skateboard ainsi qu'à saisir, par une relation délicate de proximité et de distanciation (Elias, 1983), ses principaux groupes dans leurs manières et usages de l'être ensemble ainsi que dans leurs interactions avec d'autres acteurs de l'espace urbain.

Finalement, des entretiens compréhensifs (Kaufmann, 2001) ou plus largement ethnographiques (Beaud, 1996) ainsi que des récits de vie (Bertaux, 1997) ont été conduits à plusieurs étapes de l'enquête avec différents skateurs, tant sur leur lieux d'expression pour les autoriser à étayer leur parole par le geste technique, tant hors de ces lieux afin de leur assurer une configuration d'anonymat. De fait, « *quand je parle à l'autre sur un mode interrogatif (qui ne procède pas nécessairement par interrogations explicites), je le considère comme une liberté, et du coup je réaffirme, j'étaye son statut d'être libre. (...). J'attends beaucoup de lui : qu'il m'informe et, au-delà de toute information, qu'il fasse entendre son chant propre, celui que nul autre ne peut formuler*

à sa place » (Sansot, 1998, 44-45). De la sorte, en choisissant précisant des lieux et des moments d'entretiens capables de concilier l'expression des émotions corporelles et de la mobilisation intellectuelle des acteurs du skateboard ainsi qu'en les engageant à solliciter eux-mêmes cet échange après que nous fûmes perçus comme intégrés aux dispositifs socio-spatiaux enquêtés, nous avons considéré qu'il y avait là véritablement « *un moyen d'avoir accès aux deux faces essentielles de la visée du monde : la face objective et référentielle et la face "subjective" ou pragmatique par lequel on fait apparaître les choses dont on parle* » (Pharo, 1998, 15-16), une manière d'« *Être avec - Mitsein - [car] l'ethnologue n'étudie pas des fourmis ou des abeilles : il "vit avec" et (...) il est immergé dans une dramatisation de gestes, de cris, d'odeurs, de mets partagés, de polémiques ou de rites - le commerce des vivants. Tous ses sens sont affectés par le partage des échanges - l'inter-communication des consciences qui ne s'attachent pas toujours à des "moi". Il habite une sphère de l'existence dont il n'est pas le centre mais souvent le récepteur envahi* » (Duvignaud, 1998, 16).

De la sorte, nous sommes convaincus que le souffle de l'étude ethnosociologique – ici et maintenant - ne s'arrête pas uniquement à « *la connaissance livrée de l'intérieur d'un monde social saisi à une échelle microscopique* » (Althabe, 1990, 127) mais que cette dernière est fortement ouverte à des résurgences – ailleurs et autrement – ainsi qu'à de possibles généralisations et encore qu'elle agrée à féconder de nouvelles recherches. *De facto*, ces discours et images dont nous nous saisissons pour entendre sur un mode compréhensif le cours du monde social, peuvent ensuite être décillés par l'analyse sociologique explicative. En effet, pour autant que, « *en sociologie, et plus généralement dans les sciences de l'Homme, (...) le rapport entre compréhension et explication soit*

plus complexe qu'ailleurs », il s'agit maintenant d'une «*fausse alternative (...) dépassée* » et en voie d'être transcendée dans la mesure où la sociologie franchit les étapes successives de la scientificité sur le chemin d'une «*prise de conscience du rôle que joue dans la connaissance « l'équation existentielle »* » (Gurvitch,1950, 5-6).

II. De l'initiale violence symbolique et passionnée de la glisse à ses mutations actuelles -

Apparu autour de 1960 sur la côte sud ouest des Etats-Unis, le skateboard est une voie d'entrée à l'univers urbain pour la culture du surf. Originellement d'ailleurs, la légende raconte que les premières planches étaient des surfs sous lesquels des roues avaient été fixées pour autoriser à une pratique de glisse lorsque la mer était démontée ou l'accès à la plage rendu difficile par effet de distance ou de disponibilité de temps. De cette origine californienne, les pratiquants du skateboard vont retenir la culture *fun* (Loret, 1995) et son idéologie (Gibout, 2004). Ils vont également se passionner pour l'esprit de la *coolness* chère à l'auteur référentiel de la *beat generation*, Jack Kerouac (1960). Cette culture composite faite de rejet de l'*american way of life* et de la société de consommation, cette culture engagée dans une recherche permanente de liberté et d'émotions, de vitesse et de tolérance, d'anticonformisme et de solidarité, de libération des corps, de prises de risque et de dépassement de soi (Baudry, 1991 ; Le Breton, 1996) inspirait largement les premiers skaters qui ont arpenté les rues et places des villes européennes (Caroux, *op. cit.* ; Calogirou, Touché, *op. cit.* ; Loret, Waser, *op. cit.*) en cultivant une fibre contestataire, anticonformiste et volontiers libertaire.

Encore aujourd'hui, la charge référentielle *fun* nourrit les plus anciens skaters, en particulier ceux de la *old school*, l'ancienne école de la glisse urbaine. Tant dans leur discours que dans leur pratique physique, tant dans leurs rapports aux institutions que dans leurs rapports au matériel indispensable à la pratique, ils revendiquent cet esprit rebelle, volontiers moqueur et frondeur vis-à-vis de la société dans laquelle ils vivent. Cette référence est également présente dans les « looks » et les styles vestimentaires des plus jeunes pratiquants dans le cadre urbain et auto-organisé, et parfois dans les discours de certains (Chantelat, Camy, Fodimbi, 1996 ; Laurent, 2004 & *op.cit.* ; Loret, *op. cit.*). Depuis le milieu de la décennie 1990, se dessine néanmoins une mutation sensible de ces pratiques « sauvages » qui glissent vers une reconfiguration de la violence à l'œuvre en leur sein.

1. *L'ilinx ou la ressource d'une « douce violence »*

Primitivement, le skateboarder de la première génération quêtait l'« *ilinx* », cette configuration singulière des jeux « *qui reposent sur le vertige et qui consistent en une tentative de détruire pour un instant la stabilité de la perception et d'appliquer à la conscience lucide une panique voluptueuse* [, cette forme ludique distinctive où,] *dans tous les cas, il s'agit d'accéder à une forme de spasme, de transe ou d'étourdissement qui anéantit la réalité avec une soudaine brusquerie.* » (Caillois, 1967, 67)

De la sorte, la violence n'est pas bannie de la pratique du skate mais elle est posée non comme fin mais comme moyen (mal ?) nécessaire d'accès au vertige en tant qu'il est une forme ludique essentielle dans l'urbain contemporain (Pégard, 1998). Le skater

refuse assez fermement la violence dans son discours même s'il souscrit au risque d'une relation fusionnelle à la pratique. « *Le skate, c'est cool... T'es zen, positif dans ta relation [aux autres et aux éléments]. Des fois tu te fais mal mais ce n'est pas le but. (...) Tu veux juste d'envoyer en l'air et ça part en boulette...* ». Pratiquement, la posture discursive et déambulatoire du skater énonce une disposition nonchalante à jouer avec l'apesanteur (Loret, *op. cit.* ; Loret, Waser, *op. cit.*), un rapport presque extatique ou du moins évanescent à l'espace de la pratique comme aux individus qui y sont côtoyés. La violence est explicitement bannie en ce qu'elle contrarie l'espoir d'une pérégrination douceuse vers un ailleurs, « *sans toucher le sol et sans véritable effort apparent* ». Son apparition est donc fortuite sinon chimérique, de l'ordre de l'imprévu ou de l'impondérable, de l'ordre de la construction paradoxale d'une « *douce violence* », une brusquerie ordinairement involontaire mais usuellement transitoire dans la quête ordalique (Le Breton, 2002, 158-198) du skateur.

2. Une technique qui vire violente contre le matériel...

Dans les débuts du skateboard, et à l'identique de ce qui se rencontre généralement dans les autres pratiques sportives, le rapport de la pratique à la technique s'inscrit dans une logique d'édulcoration de la violence. Dans les premiers temps, la découverte de la pratique ainsi que l'absence d'une culture technique spécifique – sinon celle dérivée du surf – conduisent les pratiquants à s'engager parfois plus que de raison dans le geste comme dans la relation à l'engin et à l'espace urbain de pratique. Il en résulte une proportion plus importante de chutes, de contacts inopinés et rustaude avec la planche

d'abord mais également avec le bitume ou le béton des villes ou encore le carrelage des premières piscines vidées servant de *spots* pour les aficionados du skate. Progressivement, les techniques s'affinent et surtout elles s'acquièrent et se transmettent au sein des cercles de pratiquants, diffusion favorisée par l'esprit communautaire inhérent à ces premiers groupes de skaters. D'une certaine manière, se développe une forme de connivence entre la pratique et la technologie. « *Les gestuels de contrôle ont largement gagné sur les gestuels de l'effort, les sveltesses sur les robustesses, les déconnexions sur les raideurs volontaires. Comme si les corps s'adaptaient aux technologies nouvelles où priment les flux informationnels, les feed-back et les carénages profilés. Ils en intériorisent très imaginairement structures et fonctionnement.* » (Vigarelo, 1982). De ce fait, la violence technique s'estompe au privilège d'une gestualité plus souple et moins syncopée, au privilège d'un usage du skate plus « cuirassé » grâce au pourvoi de technologies plus efficaces pour adoucir les chocs, les calmer afin que les skaters puissent se concentrer sur la performance esthétique, émotionnelle, sensationnelle et sensitive de la glisse. Nous percevons encore cette tentation et cette hantise chez les actuels tenants de la « *old school* » qui voient dans l'excellence technique relative ou absolue le moyen d'une concentration sur l'essentiel que sont la sensation et la sensualité du rapport, médié par l'engin, à l'*Autre* et à l'environnement urbain.

L'apparition de nouvelles lignées de pratiquants semble cependant contrarier cette caractéristique issue de la tradition *fun*. Le développement de la pratique par ces derniers groupes paraît antithétique de ce point de vue. Ils idéalisent la prise de risque et s'adonnent à la violence dans la relation de leur geste à l'environnement et à la machine (Gibout, 2006-a). Le « *culte de la performance* » (Ehrenberg, 1991) semble obliger les

aspirants skaters et, à fin de reconnaissance sociale et d'entrée au sein d'une communauté pratiquante, ils se jettent davantage dans un rapport passionnel à l'activité qui induit une prise de risques accrue dans l'acquisition d'habiletés motrices ou techniques. Il existe un illogisme qui encourage à la vénération de la part maudite de l'existence. « *La présence d'une expérience et d'une émotion collective partagée entre tous les membres du clan et l'appropriation symbolique du territoire d'action par le groupe révélerait la présence d'un corps collectif tendu vers une forme de transcendance autour de la performance réalisée par l'élu* » (Midol, 1992, 62). Cet illogisme engage le skater dans une disposition ostensiblement extrême de la pratique (Baudry, *op. cit.* ; Le Breton, 1996) laquelle s'inscrit indubitablement comme forme de violence dans la relation au matériel et à l'environnement. Le matériel est bousculé sinon balayé par l'usage insoutenable qui en est fait. Il est maltraité jusqu'à l'éreintement du skateur ou plus souvent du matériel, déformé et altéré jusqu'à sa désintégration ou son nécessaire remplacement pour des raisons objectives de sécurité ou de possibilité de pratique. « *Avec moi, le matos ça résiste pas trop... ça coûte bonbon [cher] de changer les roues ou les fringues niquées par le skate, mais [il n'] y a pas le choix !* ». Le commandement performatif et la logique spectaculaire astreignent à une brutalité accrue contre le matériel du pratiquant, laquelle outrance se remarque quelquefois déclinée contre les éléments matériels de l'espace urbain. Les balustrades, les banquettes, les déclivités des fontaines, les esplanades, les parapets donnent leurs tributs à la production performative des skaters dans la mesure où leur compatibilité et l'opportunité qu'ils offrent de réaliser des *tricks* surdéterminent l'exploitation de l'espace métropolitain par les jeunes skaters (Woolley, Johns, 2001). Ostensibles et estimables, les stigmates de cette surexploitation de certains

lieux sont alors mis en exergue par beaucoup d'élus locaux au motif d'un usage irrespectueux, transgressif et violent du bien public (Laurent, 2005).

3. *De la passion du risque au risque de la passion*

Pointant progressivement au fil des années 1980 et 1990, l'imaginaire d'un corps extrême (Baudry, *op. cit.*) conduit de façon générale à des comportements sociaux tonitruant, un mode ostentatoire de mise en scène hystérisée de soi. L'attrait de l'excès touche ainsi la violence faite à son propre corps, une forme d'auto violence quasi destructrice. Dans leur rapport (*entre*)tenu à la planche, aux techniques corporelles et à l'environnement de la pratique, certains skateurs revendiquent l'entretien d'une « *passion du risque* », l'expression d'une forme moderne d'« *ordalie* [, c'est-à-dire une] *figure inconsciente à travers laquelle un acteur demande à la mort, via la prise de risques, si son existence à encore un prix* » (Le Breton, 1996, 14). « *Je suis parfois un peu kamikaze...* ». « *Ici, on s'éclate... Des fois ça fait mal mais c'est le jeu... (...) Et puis, si ça morfle pas un peu, c'est pas mortel* ». « *Y'a pas de [pro]blèmes avec les coups. De façon, si tu crains [risque] pas, t'es mort. La limite c'est comme un knife [couteau], des fois ça taille... C'est comme à la vidéo [au jeu vidéo], tu la joues doom like ou t'es zéro* ».

Sur le corps du skater, l'hématome est, métaphoriquement, transfiguré en tatouage. La trace laissée par la meurtrissure ou la lésion devient inscription dans sa chair propre d'une épreuve difficile mais dépassée avec succès. A l'image des « *vision quests* » à la mode sur la côte ouest des Etats-Unis, la marque corporelle et/ou émotionnelle s'inscrit

comme un nouveau rite de passage dans la modernité avancée (Fellous, 2001) elle témoigne simultanément d'une démarche d'engagement individuel et du franchissement d'une épreuve signant l'entrée au sein d'un groupe de *riders*. Les corps s'agrémentent des stigmates positifs de l'incorporation (dans toute l'acception du terme) de la norme sociale par le jeune urbain. Ce corps déifié de l'adolescent ou du post adolescent est alors une forme de paravent laissant poindre son corps déchet, appelé à être malmené, auto-agressé ou hétéro-agressé. « *Ce qu'il y a sous l'habit et que nous appelons le corps, ce n'est que le reste, ce que j'appelle l'objet a. Le reste qui fait tenir l'image.* » (Lacan, 1975, 12). Consubstantiellement, l'*encore* trouve sa forme supérieure dans l'*en-corps*, la pulsion violente se retourne alors tout à la fois dans *le contre-soi de l'épreuve physique* comme expression à prouver, prouvée et approuvée, de son existence réelle mais aussi dans *l'entre-soi de la communauté* de ces pratiquants de l'extrême.

4. La revisitation de la société de cour

Enfin, le dernier moment de violence inhérent aux communautés de skateurs s'inscrivant dans une tradition de *glisse urbaine* est à lier aux configurations du lien social et de la dépendance réciproque qui y prennent forme. De fait, nous pouvons y déceler la pression d'une situation revisitée de « *société de cour* » (Elias, 1969). Cette dernière est même à peine repensée dans son actualisation sur un objet hyper contemporain dans la mesure où y sont mis au jour des cercles concentriques de pouvoir qui organisent la régulation, la consolidation et la surveillance du pouvoir ainsi que la

hiérarchie dans la pratique (Gebauer, Alkemeyer, Boschert, Flick, Schmidt, 2002 ; Gebauer, 2006).

De ce point de vue, nous pouvons questionner ici la manifestation de la violence réelle ou symbolique d'une forme de pression sociale. Les skaters doivent se faire violence pour répondre à une injonction performative, d'une part, du groupe sur l'individu qui aspire à s'y intégrer et, d'autre part, de l'individu sur lui-même au regard de sa propre lecture de la vie du groupe. Pour s'avancer progressivement et de cercle concentrique en cercle concentrique vers le sein des saints, nous distinguons une suite sériée d'épreuves techniques ou parfois d'actes à la lisière de la légalité qui sont autant de procès pratiques agréant ou accommodant, ajournant ou précipitant, différant ou activant le passage de l'impétrant dans ce que nous pouvons interpréter, sous une forme réaliste et concrète, comme un « *ordre du discours* » (Foucault, 1971, 39). Ainsi, la logique communautaire projette les membres d'un groupe tendanciellement structuré dans une logique de défi classiquement rencontrée dans certains jeux traditionnels (Caillois, *op. cit.*) tels que le *s-k-a-t-e* ou *o-u-t* qui conduisent, voire donnent injonction, à reproduire des actions techniques, des impulsions et des déplacements proposés par un meneur. Dans la mesure où, ainsi que l'a établi Maurice Halbwachs (1925) dans ses travaux sur la mémoire collective, la reconstruction du passé comme la projection dans un être-ensemble possible dépendent des relations que nouent les individus ou leurs représentants à l'espace, nous observons qu'au long des séquences successives et répétées qui rassemblent les communautés de skaters sur de mêmes lieux (Cretin, 2007) se concrétise et se fixe une hiérarchie sociale au sein des différentes communautés de skaters. Hiérarchie qui dans l'ici et le maintenant des groupes de skaters que nous

observons prend, à la fois symboliquement et pratiquement, la forme atrabilaire et bloquée, féroce et rageuse d'une société de cour, même si ce dernier modèle tend à s'estomper lorsque émergent des pratiques de roule et de racle.

II. Roule et racle : quand d'autres formes de violences imprègnent les nouveaux réseaux du skate...

Si, au vu de sa tradition culturelle, le skateboard s'est (*im*)posé comme un dispositif social - technique et spatial – pensant la déconsidération et le discrédit de l'officiel et autorisant à instruire concrètement d'une certaine résistance sociale à l'ordre établi *via* une sous culture non consumériste et non performative (Beal, 1995), un tournant est pris en Europe à la fin des années 1990 par une majorité des pratiquants. Certes le modèle largement déambulatoire et emprunt de *coolness* de la glisse perdure au sein de quelques communautés ou chez quelques individus plus marginaux, mais en quelques années la roule urbaine désarçonne l'ordre des références dans les pratiques du skate. Dans les faits, nous observons assez nettement une mutation des formes majoritaires de la pratique dans une logique ludo-motrice et semi-sportive avec une forme de « *mise en ordre sportive* » de la pratique (Parlebas, 1995).

1. la performance comme violence institutionnalisée

Les différents travaux qui nous ont été donnés à lire témoignent d'une certaine tentation fédérale qui, insidieusement, pénètre le monde du skate. De Montpellier ou

Nice (Laurent, *op. cit.*) à Dunkerque ou Calais (Gibout, 2007), des agglomérations bisontine ou barcelonaise (Cretin, *op. cit.* ; Vieille Marchiset, Cretin, *op. cit.*) à Lausanne et autres cités helvétiques (Pédrazzini, 2001 ; Pédrazzini, Jaccoud, Bigot, 2000), du Grand Paris (Loret, Waser, *op. cit.*) aux métropoles britanniques de Cardiff, Manchester ou Sheffield (Woolley, Johns, *op. cit.*), et sous une forme plus ou moins manifeste, le skate semble gagné par une forme d'institutionnalisation. Dans ce cadre établi et codifié d'une pratique qui se fédéralise, la performance et la progression technique dans l'activité deviennent des postulats récurrents. Pour exister dans le monde fédéral ou associatif, il convient de s'inscrire dans une logique d'amélioration technique et de progression dans la difficulté du geste sportif.

La structuration de l'offre compétitive, même si elle cultive encore souvent une dimension improvisée ou informelle, amateur ou désorganisée (Cretin, *op. cit.*, 204-210), amplifie davantage cet impératif performatif ainsi que la violence, réelle et symbolique, qui lui est inhérente. A l'instar de ce qu'il se passe dans les autres sports institués, la compétition au sein – et entre – clubs de skateboard aboutit, d'un côté, à une violence du sportif contre lui-même afin de toujours se dépasser ainsi que, d'un autre côté, à une violence contre ses concurrents afin d'installer et d'assurer sa domination sur ces derniers. Le spectacle sportif est, par certains côtés, construit sur un paroxysme de violence en tant qu'il jette l'anathème sur les faibles, écarte les moins performants et soutient une idéologie de lutte de tous contre tous par la mobilisation de pulsions archaïques de prédation (Brohm, 1996).

Pareillement, lorsque le stade compétitif n'est pas atteint, le système fédéral transforme les rapports de pouvoir et d'autorité au sein des clubs. Il y a une

domestication des liens, des lieux, des liants et des temps de la pratique sportive (Parlebas, 1986). Dans le quotidien des quelques clubs de skate que nous avons enquêtés, la distribution de l'autorité ne résulte plus essentiellement de la valeur performative (é)prouvée mais, au contraire, s'impose à tous une hiérarchisation *a priori* des rôles et des statuts sociaux, fondés en particulier sur des diplômes (Brevets d'Etat par exemple) ou des fonctions occupées (président ou responsable élu d'association, etc.) ainsi que sur le principe de rationalité du travail industriel (Weber, 1922). La pratique n'est donc plus libre au sens où, antérieurement, dans le cadre de la *glisse* ou de l'auto-organisation sportive (Caroux, *op. cit.* ; Chantelat, Camy, Fodimbi, *op. cit.* ; Fize, 1993 ; Pédrizzini, *op. cit.*), elle s'organisait *in situ*, en fonction des forces individuelles et collectives en présence au sein de l'espace de pratique, des niveaux techniques et des habiletés relationnelles de ces dernières. Dans le cadre institué (Gasparini, 2000), il y a une contrainte extérieure qui organise l'ordre social (dans la double acception de cette expression) et l'impose, par la contrainte sociale et au besoin par la force (possibilités d'exclusion temporaire ou définitive des locaux associatifs par exemple), à l'ensemble des skaters inscrits dans l'association.

Enfin, même lorsque le pas de l'institutionnalisation n'est pas formellement franchi (Cretin, *op. cit.* ; Woolley, Johns, *op. cit.*, 223-227), nous constatons que de plus en plus de skateurs s'engagent dans des compétitions de figures et autres *tricks* où ils sont continuellement amenés à faire montre de leurs capacités physiques et techniques, souvent à se surpasser pour « *exploser la concurrence* », « *en mettre plein la vue et pouvoir se la jouer* » à la fois dans l'immédiat de la compétition mais aussi au fil des rencontres ultérieures dans ou hors le cadre compétitif. Le *contest* de skate, comme

forme compétitive singulière à la pratique du *street*, met ainsi en œuvre une violence de l'exhibition de soi ainsi qu'une violence du dépassement de soi, une violence contre soi, contre l'Autre et contre le matériel par le fait qu'il impose à l'immense majorité des pratiquants une injonction à la prouesse technique et physique afin de se surpasser et de gravir les échelles de la gloire au sein du réseau-monde (local, régional, national ou international) des skaters.

2. De la concurrence dans l'espace urbain...

Alors que la pratique de glisse subsumait une expérience de la ville dans le biais d'une déambulation ludique où le mouvement produit ambitionnait de « *ré-enchanter le bitume* » (Calogirou, Touché, *op. cit.*) ou d'assouvir « *un rêve d'Icare, (...) l'expression de la volonté d'apesanteur contemporaine, le souhait passionné de survoler sans machine les rues et les places de nos villes, de voler de ses propres muscles* » (Pédrazzini, *op. cit.*, 15), la pratique qui aujourd'hui s'expertise délaisse le jeu et le *fun* pour la réalisation de « *performances* », à savoir « d'exploits sportifs » et d'esthétisantes « mises en scène de techniques sportives ».

Pendant longtemps cantonné à demeurer « *un sport sans facilités* » (Bach, 1993) au sens où il ne revendiquait pas la création et la désignation officielle de lieux consacrés et promis à sa propre pratique, le skate est peu à peu devenu une « *figure ordinaire – et non plus extraordinaire - de l'environnement construit* » (Pédrazzini, *op. cit.*, 14) et il a vu les édiles – ou plus rarement les associations - lui aménager des espaces urbains spécifiques (Laurent, 2005, Woolley, Johns, *op. cit.*). Situés généralement dans les

périphéries des agglomérations, ces espaces dédiés ont rencontré un succès mitigé auprès des pratiquants. Les skate-parks répondaient à une logique performative et institutionnelle pure. En formatant et normalisant les *bowls*, rampes et *half-pipes* nécessaires à la mise en scène technique et performative, en encadrant l'accès aux lieux ainsi qu'aux pratiques par des bénévoles puis des éducateurs sportifs, les collectivités locales ont cru faire sortir le skate de son milieu hyper urbain d'origine pour le «faire entrer dans les clous des sports fédéraux». Si cela s'est parfois avéré tendanciellement efficace, très vite une forme de fronde est apparue.

Cette dernière est tricéphale dans sa composition. D'une part, nous y rencontrons un groupe tendanciellement minoritaire composé de *riders* adeptes de l'esprit libertaire fondateur de la discipline qui n'entendent pas se voir dicter leurs conduites, et moins encore imposer leurs lieux de pratique. D'autre part, nous y côtoyons des adeptes du *stunt*, une pratique agressive, développée par un noyau réduit mais forcené de skaters qui voient dans l'incertitude et la mutabilité de l'espace urbain les motifs essentiels d'une implantation de résistance au cœur des villes. Enfin, dans la plupart des villes de notre échantillon, nous avons croisé de façon un peu plus récurrente des groupes d'individus ayant tenté, plus ou moins longtemps (de quelques *sessions* à plusieurs mois de pratique), le milieu artificiel et qui, pour des raisons d'expérience ont opéré un retour vers la ville, les uns parce que les espaces artificiels étaient dégradés, peu accessibles ou mal fréquentés, les autres parce qu'il leur semblait qu'ils en avaient épuisé les possibilités performatives du fait de la certitude et de l'immuabilité du substrat sur lequel ils exécutaient leurs *tricks*.

En entrant à nouveau dans les centres urbains et singulièrement dans les centres historiques, touristiques et/ou commerciaux (Laurent, 2005 ; Vieille Marchiset, Cretin, *op. cit.* ; Woolley, Johns, *op. cit.*), en prétendant recourir à des «*facilités sportives informelles*» (Bach, *op. cit.*) par la requalification temporaire d'aires urbaines autres en aires sportives et spécifiquement en aires de skate, en posant la Cité comme une authentique «*aire de jeu*» où la pertinence des choix de lieux de pratique souscrit à un principe de rationalité dans l'accessibilité, la compatibilité et l'opportunité d'y réaliser des tricks (Woolley, Johns, *op. cit.*), ces populations ont empiété sur l'espace que d'autres groupes sociaux s'étaient accaparé ou partagé pour que chacun y déploie ces activités propres. Du négoce au culte, du chalandage au tourisme, de l'industrie à l'information, ou de l'esthète au baladin, du SDF au chauffeur-livreur ou encore du tribun à l'employé, tous s'étaient plus ou moins arrangé avec cette distribution formalisée, relativement immuable et ségrégative de l'espace urbain que les populations de skaters ont remis en cause par une occupation peu négociée, intermittente et cohabitante. Ces populations ont, de fait, bousculé l'ordre des territoires urbains et elles ont alors généré des tensions et des conflits avec ces autres acteurs de l'espace public urbain.

3. Aux conflits dans l'espace urbain

Des commerçants aux associations de défense du patrimoine, des représentants du troisième âge à ceux des parents d'élèves, des élus locaux aux riverains, ils ont blâmé et condamné une population lui reprochant autant d'éléments objectifs que d'éléments subjectifs allant de la dégradation du mobilier urbain à l'insupportable stridence des

roulements de roue sur le sol, de l'effroi occasionné par le frôlement à haute vitesse des passants au parasitage des emplacements dévolus à la circulation des chalands ou d'autres modes de circulation (2-roues, automobiles, etc.), de la mauvaise image d'une population jeune et stigmatisée comme marginale aux accusations de conduites addictives et/ou déviantes (mendicité, drogues, etc.). De leur côté, souvent faiblement organisés pour la riposte ou mieux encore pour la négociation avec ces *Autres*, les skaters ont plutôt radicalisé leurs comportements, jouant parfois de l'étiquetage dont on les avait injustement affublé pour exacerber les tensions dans une paradoxale fuite en avant. A cet égard, avec les verbalisations à outrance des skaters ou les arrachages de dispositifs techniques insérés dans le mobilier urbain pour empêcher la *racle*, avec les délations des uns et des autres et leurs contrecoups de vengeance, le cas montpelliérain est probablement le plus éloquent, même si ont été croisés ailleurs des distensions et des débordements similaires dans la forme – moins dans l'intensité fort heureusement.

Ces tensions et conflits ont généralement été poussés à l'extrémisme, à la cristallisation ou au pourrissement de la situation dans la mesure où subsistait souvent un écart d'institutionnalisation, de légitimité et/ou de visibilité, entre les groupes chargés d'apparaître sur l'espace public et de négocier la place – éventuelle – de chacun dans les centres urbains (Gibout, 2006-b, 188-261). Comme le montre le modèle transactionnel (Blanc, 1992), pour que les parties en présence puissent confronter leur point de vue et, sans nécessairement renier leur position ontologique, aboutir – en rapport composé et conversé à l'état des forces en présence - à un compromis pratique qui permette l'être-ensemble dans l'ici et le maintenant comme dans la projection, il faut que ces groupes sociaux accèdent objectivement, légitimement et visiblement «à la table des

négociations ». Ce triple écart de conditions a constitué, de notre point de vue, le principal écueil à la mise en œuvre d'un processus de transaction sociale ainsi que la principale explication à la violence sourde et tenace dans les interactions sociales entre les skaters et les autres acteurs de l'urbain. Dans l'opposition entre les cas dunkerquois et montpelliérain, nous constatons d'abord l'écart d'accès des jeunes skaters à la procédure transactionnelle. Dans le département du Nord de la France, parce que les groupes étaient plus restreints, plus liés entre eux et que quelques leaders maîtrisaient les arcanes du jeu politique, ils se sont très vite structurés en association pour faire valoir leurs revendications. En Région Languedoc-Roussillon, les groupes étaient plus instables, incertains et éclatés. Une logique de lien réticulaire, pas même de rhizome (Deleuze, Guattari, 1980) peine à aboutir, la sociabilité interne entre/au sein des groupes de skaters se limitant au plus à l'expression de cette « *civilité tiède* » et diffuse identifiée par Sylvia Ostrowetsky (1996). Parce qu'il « *s'enferme autour de propriétés stables et d'appropriations singulières, individuelles et collective* » (Pellegrino, Lambert, Jacot, 1991, 11-27), l'espace public qui concrètement émerge de cet être-ensemble réticulaire est alors aussi malmené qu'incertain, pris en particulier dans une forme de surqualification qui, *ipso facto*, l'a transformé, de façon transitoire, en agrégat d'espaces privés transitoires mais néanmoins concurrentiels (Gibout, 2006-b, 188-261) et donc propices à la vulgarité d'une lutte des places ainsi qu'aux violences qu'indubitablement elle induit (Gibout, 2006-b, 188-261).

III. Des communautés aux réseaux ou la violence élément de construction d'un lien social comme rapport d'altérité induit par l'espace

Tout d'abord, nous aimerions rappeler combien « *c'est précisément parce qu'il met en scène, de façon extrême, des interactions dans la rue que le skateboard est un excellent support de l'analyse de la culture urbaine* » (Calogirou, Touché, 1995 a, 37-38) et qu'il peut revendiquer son statut de révélateur microsociologique d'un fait social total qu'est l'urbanité, comme rapport social construit de l'Homme à l'Homme dans l'espace bâti et comme rapport social construit de l'Homme à cet espace urbanisé. C'est dans cet esprit que nous avons construit ce travail en tant qu'il entend montrer combien, de façon plus générale encore, « *le sport est une fractale du monde contemporain* » (Pédrazzini, *op. cit.*, 20).

De la sorte, la cohabitation de plusieurs formes de *roule urbaine* au sein des villes européennes contemporaines que nous avons ici mise en exergue nous permet d'interroger les rapports au fait social et à la construction d'un projet commun dans ces espaces urbanisés. En distinguant les logiques communautaires des logiques réticulaires, nous vérifions d'abord les effets de la dilution du lien social sur le renforcement des capacités d'habiter l'espace et le temps d'autrui sans sa présence ; exacte définition des *non-lieux de la ville surmoderne* (Augé, 1992). Par la distinction entre communautés et réseaux, nous examinons leurs capacités concurrentes à produire des *espaces intermédiaires* (Rouilleau-Berger, 1991) comme lieux au statut provisoire et à l'existence précaire mais remplissant néanmoins, sans reconnaissance officielle, une fonction sociale à laquelle aucun autre espace ne répond. Par la reconnaissance de ces logiques concurrentielles, nous analysons enfin combien elles participent de processus complexes de disqualification de certains anciens espaces – ici sportifs mais plus globalement

urbains - et de requalification de nouveaux espaces dans l'urbain contemporain (Bach, *op.cit.* ; Vieille Marchiset, Cretin, *op. cit.* ; Woolley, Johns, *op. cit.* ; Zouari, 1996), processus complexes qui nous obligeront à questionner les stratégies publiques et privées qui sont proposées - et à proposer - pour faire face à de telles transformations sociales et spatiales. Mais cela est un autre champ des sociologies sportive et urbaine, plus largement encore un autre champ de la sociologie comme science de l'être ensemble.

Bibliographie :

Althabe, G. (1990). Ethnologie du contemporain et enquête de terrain. *Terrain*, 14, 126-131.

Augé, M. (1992). *Non-lieux. Introduction à une Anthropologie de la Surmodernité*. Paris, Seuil.

Bach, L. (1993). Sports without Facilities: The Use of Urban Spaces by Informal Sports. *International Review for Sociology of Sport*, Vol. 28, 2+3, 281-296.

Balandier, G. (2001). *Le Grand Système*. Paris, Fayard.

Baudrillard, J. (1986). *Amérique*. Paris, Grasset.

Baudry, P. (1991, rééd. 1999). *Le corps extrême. Approche sociologique des conduites à risque*. Paris, L'Harmattan.

Beal, B. (1995). Disqualifying the Official: An Exploration of Social Resistance through the Subculture of Skateboarding. *Sociology of Sport Journal*, Vol. 12, 3, 252-267.

Beaud, S. (1996). L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'entretien ethnographique. *Politix*, n°35, 226-257.

Bertaux, D. (1997). *Les récits de vie*. Paris, Nathan.

Blanc, M. (dir.) (1992). *Pour une sociologie de la transaction sociale*. Paris, L'Harmattan.

Brohm, J.-M. (1996). *Critique du sport*. Paris, Bourgeois.

Caillois, R. (1967). *Les jeux et les Hommes : le masque et le vertige*. Paris, Gallimard.

Calogirou, C., Touché M. (1995-a). Sport-passion dans la ville : le skateboard. *Terrain*, **25**, 37-48.

Calogirou, C., Touché, M. (1995-b). Rêver sa ville : l'exemple des pratiquants du skateboard. *Le Journal des Anthropologues*, **61/62**, 67-77.

Caroux, J. (1978). Figures urbaines du quotidien : le skate sauvage. *Esprit*, **10**, 26-35.

Certeau (de), M. (1984). *L'invention du quotidien*. T. 1 : *Arts de faire*. Paris, Gallimard.

Chantelat, P. ; Fodimbi, M. & Camy, J. (1996). *Sports de la Cité. Anthropologie de la jeunesse sportive*. Paris, L'Harmattan.

Cretin, S. (2007). *La Transmission des Savoirs du Skateboard à l'Épreuve des Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication*. Thèse de sociologie soutenue à l'UFR des Sciences de l'Homme, du Langage et de la Société de l'Université de Franche-Comté (Besançon). (Document non publié).

Deleuze, G ; & Guattari, F. (1980, rééd. 1997). *Mille Plateaux*. Paris, Minit.

Duvignaud, J. (1998). *Le Pandémonium du présent. Idées sages, idées folles*. Paris, Plon.

Elias, N. (1969). *La société de cour*. Paris, Flammarion.

Elias, N. (1983, 1^{ère} éd. fran. 1993). *Engagement et distanciation. Contribution à la sociologie de la connaissance*. Paris, Fayard.

Felous, M. (2001). *A la recherche de nouveaux rites. Rites de passages et modernité avancée*. Paris, L'Harmattan.

Fize, M. (1993). Le skateboard : une nouvelle forme de sociabilité sportive d'adolescents en milieu urbain in Coll. *Sport, relations sociales et action collective*. Talence, MSHA, 167-171.

Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris, Gallimard.

Gasparini, W. (2000). *Sociologie de l'organisation sportive*. Paris, La Découverte.

Gebauer, G. (2006). Corps, espaces, valeurs in M. Koebel (Coord.) *Identité et Espace. Actes du colloque international de Reims* (CD Rom). Reims, Université de Reims Champagne-Ardenne.

Gebauer, G., Alkemeyer, T., Boschert, B., Flick, U., Schmidt, R. (2002). *Treue zum Stil. Die aufgeführte Gesellschaft*, Berlin, Transkrip Verlag.

Gibout, C. (2004). Derrière le *fun* ou l'idéologie rampante des sports de glisse urbaine in J.-F. Loudcher *et al.* (dir.) *Sport et idéologie. Actes du VII^{ème} Congrès international du CESH*, Besançon, P.U. franc-comtoises, T 2, 319-328.

Gibout, C. (2006-a). Techniques libératrices et techniques contraignantes : derrière le miroir des apparences... in Y. Léziard & L. Robène (dir.) *L'homme en mouvement*. Paris, Chiron, vol.1, 349-371.

Gibout, C. (2006-b). *Sociologie et Espace Public*. Rapport pour l'Habilitation à Diriger des recherches en Sociologie soutenu à l'Université Marc Bloch – Strasbourg II. (Document non publié).

Gibout, C. (2007). Les espaces publics du roller : tensions, contradictions et ambiguïtés. *Questions de communication, Série Actes 3*, «*formes de l'engagement et espace public*», 447-461.

Gurvitch, G. (1950, rééd. 1968). *La vocation actuelle de la sociologie*. T. 1 : *Vers la sociologie différentielle*. Paris, Puf.

Halbwachs, M. (1925, rééd. 1994). *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris, Alcan / Albin Michel.

Kaufmann, J.-C. (2001). *L'entretien compréhensif*. Paris, Nathan.

Kerouac, J. (1960). *Sur la route*. Paris, Gallimard.

Lacan, J. (1975). *Livre XX*. Paris, Seuil.

Laurent, J. (2005). Le skateboard entre pratique physique incomprise et contraintes urbaines in , N. Benguigui, P. Fontayne, M. Desbordes, B. Bardy (eds.) *Recherches actuelles en sciences du sport*. Paris, EDP Sciences, 819-820.

Laurent, J., Rinaudo, C. (2004). « Culture analogique » et « culture digitale » dans le traitement médiatique du skateboard in Coll. *Actes du X^{ème} Congrès International de l'ACAPS*, Toulouse, 213-214.

Le Breton, D. (1996). *Passions du risque*. Paris, Métailié.

Le Breton, D. (2002, rééd. 2004). *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre*. Paris, Puf.

Loret, A. & Waser, A.-M. (dir.) (2001). *Glisse urbaine. L'esprit roller : liberté, apesanteur, tolérance*. Paris, Autrement.

Loret, A. (1995). *Génération glisse*. Paris, Autrement.

Midol, N. (1992). Paradoxes de la dissidence in Coll. *Le corps surnaturé*. Paris, Autrement, 54-62.

Mills, C. W. (1959, 1^{ère} éd. fran 1967, rééd. 1997). *L'imagination sociologique*. Paris, Maspero / La Découverte.

Ostrowetsky, S. (dir.) (1996). *Sociologues en ville*. Paris, L'Harmattan.

Parlebas, P. (1986). *Éléments de sociologie du sport*. Paris, Puf.

Parlebas, P. (1995). La mise en ordre sportive in Coll. *Sports, Relations sociales et action collective*, Talence, MSHA, 39-46.

Pédrazzini, Y. (2001). *Rollers et skaters : sociologie du hors-piste urbain*. Paris, L'Harmattan.

Pédrazzini, Y., Jaccoud, C., Bigot, E. (2000). Les sociabilités dans le sport auto-organisé : les associations de skaters à Lausanne in C. Jaccoud, L. Tissot, Y. Pédrazzini (Dir.) *Sports en Suisse : Traditions, transitions et transformations*. Lausanne, Antipodes.

Pégard, O. (1998). Une pratique ludique urbaine : le skateboard sur la place Vauquelin à Montréal. *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol. CIV, 185-202.

Pellegrino, P., Lambert, C., Jacot, F. (1991). Espace public et figures du lien social. *Espaces et sociétés*, 62/63, 11-27.

Pharo, P. (1988). Question à la psychopathologie du travail. In C. Dejours (dir.) *Plaisir et souffrance dans le travail*. Paris, Editions de l'AOCIP.

Rouleau-Berger, L. (1991). *La ville-Intervalle : Jeunes entre centre et banlieue*. Paris, Méridiens-Klincksieck.

Sansot, P. (1998). *Du bon usage de la lenteur*. Paris, Payot.

Vieille Marchiset, G. & Cretin, S. (2006). Les ambivalences des sports de rue dans les sociétés surmodernes. Une étude à partir du cas français. *Loisir et Société / Society and Leisure*, n°1, Vol. 29.

Vigarelo, G. (1982). Les vertiges de l'intime. *Esprit*, 2, 68-78.

Weber, M. (1922, rééd. fran. 1995). *Economie et société*. Paris, Pocket Agora.

Woolley, H. & Johns, R. (2001). Skateboarding: The City as a Playground. *Journal of Urban Design*, Vol. 6, n°2, 211-230.

Esporte e Sociedade
Nov.2007/Fev.2008
Quand le skateboard «glisse» et quand il «racle»

ano 3, n.7,
Gibout, Laurent

Zouari, A. (1996). Le nouvel équipement sportif des villes: services de proximité et espaces de liberté. *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°70, 114-121.